

Pascal LERAY

RÉFLEXE, 2

SÉRIETTES OUBLIÉES

Poèmes

2006-2008

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères

www.lechasseurabstrait.com
patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-086-8
EAN: 9782355540868

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: janvier 2010

Copyrights:

© 2010 Le chasseur abstrait éditeur

Pascal LERAY
RÉFLEXE, 2

SÉRIETTES OUBLIÉES
Poèmes
2006-2008

Pascal LERAY

RÉFLEXE, 2

SÉRIETTES OUBLIÉES

Le chasseur abstrait éditeur

1987

C'est dans des pyramides urbaines et dans des cinémas antiques qu'on a éprouvé les premiers syndromes de mort. Je hurlais au-dehors de toute lumière à cette heure et j'avais presque perdu le sens des réalités. Je me disais : « Dévaste, dévaste – et tout ira mieux. » Le huitième cercle de l'enfer m'ouvrait les bras. J'optais pour un regard crépusculaire. Ce qui m'est apparu alors, c'est que j'étais la proie d'un récit ruisselant, qui ne m'amènerait à rien ou plutôt qui se réduirait à peu de termes : rien – un train. Je devais certainement recevoir le jugement de rien. Cruel verdict ! Mais je comptais bien, de cette occasion néante, bénéficier d'une expérience de la gloire aux mille éclats. Au lieu de ce vertige, je restais cloué dans un rêve liminaire au jardin, suspendu à une toile de Kandinsky, *Avec l'arc noir*. Si l'expérience a été poétique, elle l'a été par des névroses et ces névroses ont abouti à des violences en série. Je ne me résignais pourtant pas. Je voulais esquisser une hypothèse de la maison heureuse. Je convoquais de grands héros : un Hector, un Icare, un Joe. Le fracas de leurs exploits inaudibles et inouis me semblait encore vain. Seule Émilie saurait me jouer, Émilie Guermynthe, le mauvais oeil de la famille Guermynthe. J'invitais tout ce monde pour un déjeuner sous l'abat-jour qui a été un beau fiasco, si

je me souviens bien. J'ai dû entrer dans une phase de repli. J'ai même eu la velléité de dire adieu à tout, à toute série. Je n'ai obtenu en retour que des perturbations, des nuisances de nuit. La vie m'est apparue comme une peinture absurde, carré noir sur fond noir. Et comme un homme qui se coupe une main pour l'adresser à un destinataire sans visage, j'ai cédé la parole à un homme sans conscience, je me suis fait carnet intime pour Alain Merzin, absent de lui-même. Ce n'était que le prélude à d'autres catastrophes : j'avais un cou curieux qui me rendait furieux et fou, j'étais partagé entre le cholère et la colère, je devais encore prendre un train pour Iglotoir ! Train qui est devenu mon offertoire. J'entrais dans le treizième hiver du tableau qui m'avait frappé, bouleversé, *Avec l'arc noir*. Ses images n'en finissaient pas de muter, esquissaient des images de bestiaire et des pastorales obscènes. Un calibrage complet de ma machine mentale me semblait nécessaire. Je prenais des notes mais elles n'avanceraient en rien. Un carnet aphasique, au final, résulterait de ces essais institués à la lumière de l'abat-jour. Une tonne de nuit s'est abattue sur moi.

Le cou curieux

2003–2006

Le secret et l'entente

1995–2009

Sonnets sans loi

1991–2007

Rien Un train

1993–2008

Chutes en automne

1993–2009

Ce qui compte

2007–2008

Tonne de nuit

11 juin 2007

Le lendemain a toujours lieu

1994–2007

Le cou curieux

2003–2006

Fou furieux, j'avais un cou curieux
il enflait jusqu'à former une boule
qui ressemblait à une tête au-dessous de ma tête
parfois il s'étirait -- je ressemblais à une girafe alors
mais j'étais fou et ma parole n'a pas de valeur
j'étais furieux dans ma folie : je ne sais pas peser les mots
il faut donc que ce soit ma tête inférieure qui ait pris la parole
(comme on prend le pouvoir)
une fête intérieure
s'organisa : comme un combat entre mes têtes
haute et basse
imagine-t-on que l'enfer
puisse être gardé par une girafe à deux têtes ?

Le cou curieux tête furieuse

À la porte de l'enfer
Que je garde tout l'hiver
Et tout l'été

Quelque chose a écrit : « rien »
Sur un écriteau ancien
Jamais ôté.

Un ange fendu rend l'âme
Près d'un résidu de drame
Que je côtoie.

L'ange passe mais son sang
coule trop abondamment
Faut-il qu'il ploie

Ses ailes comme un débile ?
Homme-oiseau versatile,
Que versa-t-il

Dans le Léthé, l'abruti !
Ce bras d'eau où j'ai mon lit
Et mon chenil.

Je rêve à côté au jour
Où j'aurai droit à ma tour :
De mes deux têtes,

J'observerai indiscret
Le préparatif secret
D'horribles fêtes.

J'ai couru par deux fois la tête dans le cou
et mon cou a parlé, ma gorge a pris ses lèvres
sur le bord de mon idiotie de visage.
J'ai dessiné des croix et des symboles
au cutter, au couteau, à la lame de rasoir.
J'ai dessiné une girafe.

*

À cause de ce cou écureuil de girafe,
on m'a mis aux plateaux. Mon corps
fut des mains imbriquées comme des tuiles.
Ma tête aux explosions fréquentes
déversait de la bile et de sa matière grise
aux environs. Le cou enflait toujours.
Une volumétrie que nul ne sut.
Je calculais d'un plateau l'autre
l'enflure de mon cou à savoir s'il
pourrait passer la porte et les plateaux,
mon obsession. L'obsession de mon cou,
enflé, presque une boule et cependant
tordu, roulé, tout autour de la tête.
À cette époque de féeries furieuses,
je fouinais.

Aux portes de l'enfer, se tourne un film.
Même les nonnes se tournent pour regarder
les fesses extravagantes du diable.
Moi et mon cou, mes yeux furieux, mes mains curieuses,
nous protégeons l'entrée du studio aménagé aux portes de l'enfer
qui fait aussi salle de projection privée pour quelques milliards d'âmes.
Moi et mon cou, mes pieds sanglés-ensanglantés, mon abdomen meurtri,
nous accueillons les gens en leur fendant le crâne.
Lorsque le sang abonde j'explique enfin ce que c'est que l'amour.
Je suis heureux que le soleil m'éclaire la face.
J'en avais assez des lampadaires des projecteurs.

La ville ne me fait plus peur.

Le cou et la curie
retournent dans la cour aux incuries
et s'y retournent. Ouvrez-leur la tête
la fenêtre et la serpette.
Le flou dans leur fou-rire ne prête pas à rire.
Le cou s'étire ; enfin il se dégorge.
Les cous curieux prirent nos yeux
fermés, cernés, cerclés de vous
et de vous fous avec votre cou comme seul
enflé et dégorgé du gros jour trouble
du liquide où vous perdîtes le cou
en même temps que dents et sang
mais je vous imagine
dans la cuisine. Action.

Excusatio

Soyons sérieux, sérieux, voyons
que je sois une girafe à deux têtes
que l'une parle de plus de voix que l'autre
que les têtes gonflent et dégonflent à mesure
des allées dépravées et des venues du diable
et de ses visiteurs qui n'en reviendront pas
tout cela, tout cela et même plus
ni ma furie ni ma curie et moins encore
les lubies et les fesses malades et enflées
du diable qui me fait parfaitement confiance
rien de tout, rien, de tout cela, rien
n'implique en aucun cas ni à mon cul
que je doive – ce n'est pas écrit – rien
n'est écrit – comme je l'écris je vous le dis
en vérité – je vous l'écris – rien ne m'oblige
à me tenir aux portes de l'enfer
je ne suis pas payé pour ça, voyez
juste pour être hideux, pourri et
de ma tête difforme je rattrape mon cou
si c'est un cou de fou je vous le dis
en vérité je vous l'écris – et rien
non, rien – rien ne m'obligerait
à cause des petits spectacles mesquins
dont je vous entretiens – entrez, entrez
quand le diable vous tient – et bien
la tête collée entre ses fesses qui sont
votre cabine d'intime projection privée
de lumière et de son et de respiration
pour votre nez ensanglanté et envieux
de mes têtes hideuses mais nasales
à me tenir dans ma folie curieuse
pour vous attirer aux portes de l'enfer

je me tiens au dehors – c'est ma folie
et ma curie – votre incurie et ma curée
je cuve d'avoir bu tout l'enfer, je dégivre
mais je me souviens de rien, pas vous
ni je me souviens de vous, ni vous
et ma parole est sans valeur, alors
il ne vous reste qu'à recommencer
la projection va bientôt s'enfoncer
et vous aussi : je me dore la pilule
au soleil, à la porte, jeté et viré
comme une girafe sans emploi
muette à cause de deux têtes
aujourd'hui est jour de fête.

Fou furieux, j'avais un cou curieux :
il grandissait et il rétrécissait.
Il prenait la mesure des saisons : il y avait
des saisons de folie, de furie, d'incurie.
Il y eut de curieux aménagements.
Il y eut des saisons de dépravation,
de déprédation, de dégradation
mais j'avais la folie curieuse et elle virait à la furie
et la furie allait aux écuries, constatait l'incurie
et l'effraction, l'infraction : curieux tour de passe
passe de la folie à la furie, alors, disais-je
à mon cou, curieux de toutes ces folies
qui jaillissaient comme des monstres sur
un plan d'eau verte mue par le soleil radieux
et mon cou rétrécit. La folie s'incurva.

Funiculaire

Hier c'était les soldes j'ai acheté un crâne
et je l'ai mis dans mon cerveau.
Hier était bien jour des x de quelque chose.
Je ricanais en achevant à coups d'aiguille des roitelets :
on mangea des cerises,
la pluie de mai parvint entière à nos épaules.

Hier était hier, j'y suis resté un jour
pour ma part : j'ai acheté des chaussettes sérielles.
Une paire de sept chaussettes
doublée d'une autre de quatorze,
j'ai devancé le monde, cervelle en tête ou vice-versa,
chaussettes sérielles aux pieds comme une Formule 1.

Hier... j'ai regardé ma montre pour la première fois
depuis des mois. Et j'aurais pu y passer des heures !
Mais je ne suis pas fou, pas fou : juste furieux
et de curieux orages traversent le dessus de ma tête
et le dessous aussi, comme le traversin
d'une rivière suivie d'éclairs qui pénètrent la terre
et qui se se manifesterait à de curieuses gouttes annonciatrices,
torrentiel
mais tombant de biais.

Et je me suis entendu dire : « curieux, curieux » :
mon cou enflait.

Les promenades de la rue sont excessives.
Excès de rue, excès de ville.
Et l'excès de mon cou s'est agrandi aussi
avec la perte de saison qui affecte la ville.

Mes promenades
sont plus sinistres sans ce cou de fou,
n'en sont pas moins austères. Je fonce.
Le cou est lourd mais la marche docile
comme un petit chien. Des gens furieux
ont des propos curieux. Je clame qu'ils ne
savent ni qu'ils peuvent rien bien qu'il puissent
pleuvoir sur la ville excessive : je marcherai
et parvenu aux limites de la ville,
je leur étirerai le cou comme du chewing-gum.

Le cul du diable

Vous étiez instruments, vous voici ustensiles.
 L'essentiel est que vous soyez toujours utiles.
 Vous êtes en enfer ici, n'oubliez pas :
 il y aura de quoi manger pour tous si vous servez à table.
 Vous aurez votre part du gâteau : vous êtes des pourceaux
 autour de moi, des pourceaux alléchés
 par le festin d'une girafe doublement grimaçante.

Vous étiez alvéoles, vous voici larves
 dans les lames de feu qui vous lèchent le cou
 et qui brûlant la peau et la cervelle rendent fou
 ou vous. À vous. Avouez qu'on se plaît bien ici
 et que les flammes de l'enfer sont propices, propices.
 Avouez que le calme de l'enfer surprend comme le cul du diable
 ou mon cou de girafe. Apprenez à danser
 pour le diable qui se le tortille bien et vous attend, attend
 tandis que j'empoche deux fois votre monnaie grossière.

Vous alliez au festin, vous êtes le festin.
 J'enjambe vos membres découpés pour le spectacle,
 vos bras
 vos têtes
 et toutes les choses dont on vous a amputées :
 tas d'organes,
 mélange de viscères,
 maillage de nerfs déchiquetés, hargneux,
 réseaux de veines et de veinules répandus et mêlés et qu'il faudrait
 redistribuer un jour. Ne comptez pas sur moi :
 je garde votre argent, moi aussi je voudrais me payer
 à l'occasion le
 cul du diable.

Sur le chemin de la folie
j'irai faire une cure de furie
je nettoierai les gens de l'incurie
la ville sera mon écurie
et je serai un écureuil
curieux de tout, avide de ma vie
je courrai sur les seuils, sous les treuils
je conviendrai d'un mécanisme.

La structure sociale
entre mes doigts
comme l'air quand la main le découpe
au revoir, au revoir !

Voire.

[...]

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait
achevé d'imprimer janvier 2010

ISBN : 978-2-35554-086-8
EAN : 9782355540868

ISSN *Collection Djinns*: 1957-9772

Dépôt Légal : janvier 2010



C'est dans des pyramides urbaines et dans des cinémas antiques qu'on a éprouvé les premiers syndromes de mort. Je hurlais au-dehors de toute lumière à cette heure et j'avais presque perdu le sens des réalités. Je me disais : « Dévaste, dévaste – et tout ira mieux ». Le huitième cercle de l'enfer m'ouvrait les bras. [...] Ce n'était que le prélude à d'autres catastrophes : j'avais un cou curieux qui me rendait furieux et fou, j'étais partagé entre le cholère et la colère, je devais encore prendre un train pour Iglotoir ! Train qui est devenu mon offertoire. J'entrais dans le treizième hiver du tableau qui m'avait frappé, bouleversé, *Avec l'arc noir*. Ses images n'en finissaient pas de muter, esquissait des bestiaires et des pastorales obscènes. Un calibrage complet de ma machine mentale me semblait nécessaire. Je prenais des notes mais elles n'avanceraient en rien. Un carnet aphasique, au final, résulterait de ces essais institués à la lumière de l'abat-jour. Une tonne de nuit s'est abattue sur moi.

